

Bouysse, Patrice. *Essai sur la jeunesse d'un moraliste: Saint-Evremond (1614-1661)* (Paris, Seattle and Tuebingen: Biblio 17 [31], 1987). 359 pp.

Rosmarin, Léonard A. *Saint-Evremond: artiste de l'euphorie* (Birmingham, AL: Summa Publications, 1987). vii + 104 pp.

Ces deux études parues récemment sur Charles de Saint-Denis, sieur de Saint-Evremond (1613-1703), contribuent à une meilleure compréhension de ce remarquable philosophe, à la fois moraliste, homme de lettres et libertin distingué. Après une carrière militaire, Saint-Evremond s'exila en Angleterre en 1661 pour des raisons politiques; excepté les quelques années qu'il passa en Hollande, il vécut en Angleterre en contact avec les principaux intellectuels de l'époque. Dramaturge et critique littéraire, il produisit aussi une comédie et de nombreux essais sur des sujets divers.

Plus que Rosmarin, Bouysse s'intéresse au fait que les Philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ne reconnurent pas véritablement Saint-Evremond comme un des leurs, au contraire de certains historiens de la littérature contemporains qui le considèrent comme un précurseur du siècle des Lumières. Bouysse, qui consacre son étude aux textes antérieurs à l'exil de Saint-Evremond, refuse de la limiter aux catégories strictement définies, telles l'augustinisme, le stoïcisme ou l'épicurisme, encore qu'il semble partir du principe que Saint-Evremond était peut-être surtout un sceptique. Bouysse commence par avertir le lecteur que son étude est avant tout morale et historique, plutôt que biographique ou philosophique, et que son but est de présenter Saint-Evremond comme un observateur sans passion des inégalités de la nature humaine. A travers tout son livre, Bouysse fait voir Saint-Evremond comme un penseur perspicace et plein d'esprit, capable à tout moment--peut-être à un niveau bien supérieur à celui auquel on pourrait s'attendre dans le cadre historique, culturel et politique de la Fronde--de juger

et d'apprécier la «différence» et la «présence de l'autre» dans les personnages, l'époque, le style.

L'étude de Bouysse (intitulée à juste titre «Essai») est le remaniement d'une thèse de doctorat très bien documentée. Elle se compose de trois chapitres: dans le premier, intitulé «un maître d'élégance: Pétrone», Bouysse examine (en se basant sur des essais de Saint-Evremond soigneusement sélectionnés) quel philosophe de l'Antiquité--Sénèque, Plutarque ou Pétrone--fut interprété par le moraliste moderne comme l'exemple à suivre au double niveau moral et artistique. Les écrits de Saint-Evremond impliquent des jugements sur les trois auteurs païens à la fois comme hommes de lettres et comme philosophes. Tous trois, et plus spécialement Pétrone à cause de sa «savante parodie des suicides stoïciens» et de sa «modération élégante», servent en quelque sorte, chacun à sa façon, d'avatar à Saint-Evremond qui interprète Pétrone selon des notions propres au 17<sup>e</sup> siècle et prouve dans ce développement qu'il est tout à fait familiarisé avec une myriade de notions se rapportant au milieu artistique, intellectuel et social de l'époque et qu'il suppose parfaitement connues de ses lecteurs. A l'occasion toutefois, l'argumentation et le propos de Bouysse ne sont pas aussi clairs qu'on le souhaiterait, à cause des nombreuses références qu'il fait (pour n'en citer que quelques exemples) au drame baroque, aux «romans comiques», à Molière et à Corneille, aux styles rhétoriques cicéronien et attique, à la doctrine de «l'honnête homme,» aux *Essais* de Montaigne, aux interprétations des théories politiques classiques et de la Renaissance, au merveilleux et au sublime, aux théories de la satire, au comportement galant et précieux, etc. Cette imposante documentation apparaît ainsi que les notes, en bas de page--là où elle est la plus utile.

Le deuxième chapitre présente également les modèles antiques d'héroïsme et de noblesse comme s'appliquant aux personnages contemporains (ou ceux-ci comme «émules» de ceux-là). Bouysse compare les définitions d'héroïsme et de noblesse dans l'Antiquité et

au XVII<sup>e</sup> siècle (telles qu'elles sont présentées, par exemple, dans les romans héroïques) dans le contexte de la Fronde et étudie la «moralité» de la guerre telle qu'on la découvre dans les écrits de Saint-Evremond (en particulier dans ses comparaisons d'Alexandre et de César avec Condé et Turenne). En tant que disciple de Montaigne, Saint-Evremond examine en détail la vie et, serait-on tenté de dire, la psychologie de tels personnages du point de vue de la morale, considérant des exemples comme la «bassesse», la grandeur ou le mérite individuel et les nombreuses caractéristiques définissant «l'être supérieur». C'est au-delà de ces analyses ainsi que dans l'adaptation des concepts antiques d'héroïsme que Saint-Evremond découvre le concept moderne d'homme d'Etat et les grandes questions politiques de l'époque (y compris le machiavélisme) dans des motifs séparés tels le «courtisan dissimulateur» ou le conspirateur. Saint-Evremond remarque que la situation à la cour au milieu de XVII<sup>e</sup> siècle offre de nombreuses occasions de se comporter de façon héroïque et vertueuse.

Dans son dernier chapitre, Bouysse démontre comment le moraliste Saint-Evremond utilise des détails du caractère privé de figures historiques telles que Condé, le duc de Beaufort, La Rochefoucault, Mazarin et Christine de Suède pour juger de leur noblesse et de leur moralité. Parmi les indications de caractère utiles au philosophe, on trouve l'inclination au duel, le mépris relatif de l'argent, l'éloquence, la largesse, l'amitié basée non sur l'amour-propre mais sur l'inclination, enfin, l'absence des vices de la colère, de la tendance au mal, de la pédanterie et de la prétention. Une approche aussi minutieuse amène Saint-Evremond à conclure, par exemple, que Condé n'avait pas les qualités requises du «bon ami», ce qui diminue son statut potentiel de héros de son époque.

A travers son étude, Bouysse examine les jugements de Saint-Evremond avec autant de soin que le dernier analyse lui-même ses propres sujets. La recherche très développée de Bouysse associe de façon méthodique et

intelligente Saint-Evremond aux travaux littéraires et philosophiques ainsi qu'aux tendances intellectuelles du XVII<sup>e</sup> siècle. Une bonne conclusion fait cependant défaut; à la fin de son livre, Bouysse déclare de façon assez peu convaincante qu'il est peu réaliste de chercher à généraliser sur Saint-Evremond à partir de ses «ouvrages de jeunesse». Plusieurs appendices, une impressionnante bibliographie (34 pages) et un index complètent le volume. Malheureusement, il y a de nombreuses erreurs typographiques; la mise en page est quelquefois négligée ou étrange, et le dos semble prêt à céder après une première lecture. *Essai sur la jeunesse d'un moraliste* vaut une meilleure présentation.

Dans son étude brève mais bien éditée, Léonard Rosmarin considère clairement Saint-Evremond comme un précurseur des Lumières —un point de départ critique presque antithétique à celui de Bouysse. Contrairement à ce dernier, Rosmarin étudie des textes écrits avant aussi bien que pendant l'exil de Saint-Evremond, qui est présenté comme un philosophe libertin prêchant l'éthique, les relations humaines civilisées, la tolérance et le pragmatisme, tout en dénonçant la prétention, la préciosité, les couvents, le cynisme et la vertu par trop zélée. Rosmarin avance l'argument principal que Saint-Evremond était en quête constante et systématique d'euphorie et d'élégance accomplie et qu'il considérait le christianisme et les autres religions comme des systèmes qu'un honnête homme peut embrasser ou rejeter selon les circonstances. L'honnête homme de Saint-Evremond, à la fois épicurien et sceptique, peut dominer par lui-même l'angoisse de la mort que les religions promettent de soulager, en parvenant à «l'euphorie», célébration intelligente et constante de plaisirs et de «divertissements.»

Dans son premier chapitre, Rosmarin décrit comment la notion d'euphorie (état de grâce terrestre) se développe dans la réflexion de Saint-Evremond, premièrement sur la conscience de la mortalité et la peur de la mort, ensuite sur la conscience des

divertissements comme système instinctif de défense contre cette peur et, finalement, sur la conscience de l'art de vivre (bonheur, sagesse). Cette dernière étape est contenue d'une part dans l'harmonie de la conscience morale et de la libido et d'autre part dans la libération de toutes les énergies vitales et instinctives de la vie (Nous reconnaissons ici la concomitance avec Pétrone, développée aussi par Bouysse.) Rosmarin interprète ensuite quelques lettres et essais de Saint-Evremond, ainsi que de nombreuses hypothèses concernant sa biographie, comme autant de développements et d'élaborations de ces idées de base.

Dans les chapitres suivants, Rosmarin examine l'érotisme, les forces politiques, l'amitié humaine et la charité (ou amitié divine), concluant que, pour Saint-Evremond, un véritable «honnête homme» ne peut trouver que peu d'engagement moral ou d'euphorie dans les jeux de cour et ceux de l'amour mais doit cultiver l'amitié humaine et l'amitié divine comme les valeurs les plus nobles et les plus éthiques de la société civilisée. En dépit de toutes ces revendications, Rosmarin n'est sans doute pas ignorant de l'ironie, des ambiguïtés et des contradictions implicites dans le comportement de Saint-Evremond lui-même face à la puissance (p.ex. le duc de Candale) et les machinations machiavéliques pratiquées par ce philosophe libertin plein de discernement cherchant à établir son bonheur personnel en manipulant les faiblesses des autres.

L'étude de Rosmarin aurait bénéficié de plus de citations, en plus grande variété, de moins de jugements de valeur non-illustrés par des preuves textuelles et enfin d'un index. Rosmarin est nettement moins ambitieux que Bouysse; dans le cadre de ses limites *Saint-Evremond: artiste de l'euphorie* demeure toutefois un ouvrage intéressant.

Aucun étudiant de la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle en général et de celle de Saint-Evremond en particulier ne devrait négliger ces deux ouvrages.

Kristiaan P. Aercke